

Michel Déon de l'Académie française

Les poneys sauvages



folio

COLLECTION FOLIO

Michel Déon

de l'Académie française

Les poneys
sauvages

*Édition revue et corrigée
par l'auteur*

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1970.*

Michel Déon est né à Paris en 1919. Après avoir longtemps séjourné en Grèce, il vit en Irlande. Il a reçu le prix Interallié en 1970 pour *Les poneys sauvages* et le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1973 pour *Un taxi mauve*. Il a publié depuis *Le jeune homme vert*, *Les vingt ans du jeune homme vert*, *Un déjeuner de soleil*, « *Je vous écris d'Italie...* », *La montée du soir* et rassemblé quelques souvenirs dans *Mes arches de Noé*, *Bagages pour Vancouver* et *Pages grecques*. *Parlons-en...* est une « conversation » avec sa fille, Alice Déon. Il est membre de l'Académie française depuis 1978.

J'ai mis ma conscience aux prises avec ma raison, et la réflexion m'a convaincu, autant que l'expérience, que tout individu qui se sacrifie sans nécessité pour des intérêts vagues et collectifs n'est qu'un animal d'un instinct dépravé qui, tôt ou tard, sera corrigé par la double épreuve de l'injustice et de l'ingratitude.

FRANÇOIS SULEAU,
Les Actes des Apôtres.

Je ne suis pas de ceux qui aiment leur pays en raison de son indignité.

MONTHERLANT,
Le Maître de Santiago.

Thanatos : Un jeune mort m'attire un prestige plus grand.

EURIPIDE, Alceste.

Cette histoire est celle d'êtres que j'ai connus, pour les morts, que je connais, pour les vivants. Mais les vivants, dans la folie, l'exil ou la retraite, ne sont pas beaucoup plus que les morts. Si j'ai altéré certains faits ou modifié certains noms, c'est par respect pour mes amis ou pour les amis de mes amis, et je prie le lecteur de ne pas jouer au jeu assez vain de mettre des noms vrais sous des noms inventés. L'essentiel n'est pas la transparence de cette histoire. L'essentiel est le fil ténu qui relie les unes aux autres ces différentes vies. Les uns m'ont parlé, libérant ce besoin qu'ont même les plus forts de justifier ou d'expliquer une part de leur vie, justification ou explication qui s'adressent surtout à eux-mêmes, monologue qui s'amplifie parce qu'il trouve enfin une oreille complaisante. Les autres m'ont confié des papiers, des lettres. On me pardonnera pour le reste de prendre les libertés que s'autorisent les biographies romancées. Il est quand même moins téméraire de reconstituer une conversation dont Georges Saval m'a dit l'essentiel entre Sarah et lui, une nuit à Aden, que d'imaginer de toutes pièces le dialogue amoureux de Napoléon et de Joséphine dans le lit impérial, le soir du couronnement. La réalité qui fut celle des personnages de cette histoire est encore la nôtre, et le traumatisme de la dernière guerre mondiale n'est pas effacé. Nous avons vécu dans un brasier et ce que nous avons de plus cher a été brûlé ou desséché. Je n'oublie pas qu'au lendemain de cette guerre nombre d'entre nous

éprouvèrent un élan fraternel vers les ennemis de la veille, et qu'on nous interdit cet élan comme pour mieux laisser pourrir en nous la victoire. Il aurait fallu reconstruire et nous nous sommes contentés de rafistoler les restes. Bienheureux ceux qui avaient tout perdu ! Leurs enfants ont ouvert les yeux dans un monde nettoyé au D. D. T. et à la bombe. Les charniers se sont révélés un bon fumier et nous vivons dans l'abondance avec pour seule crainte qu'elle nous étouffe. La grande peur n'est plus d'avoir faim, mais de trop manger. La grande peur n'est plus de ne pas faire l'amour quand le désir nous en prend, mais de trop le faire et d'en être un jour écœuré.

J'ai rencontré Georges Saval dans le train qui nous conduisait de Londres à Cambridge, l'automne 1937. Nous nous connaissions de vue sans nous être jamais parlé : même âge à Janson-de-Sailly, mais des classes différentes. Je me souviens d'un garçon assez lymphatique qui jouait mal au football et nageait bien. Vers seize ans, après des vacances en Angleterre, il revint transformé, étoffé, ayant perdu ses joues rondes d'adolescent et gagné des muscles. Il boxait déjà et le prévôt le considérait comme un de ses espoirs pour les championnats universitaires. C'était tout ce que je savais de lui et il ne devait pas en savoir beaucoup plus de moi. Le hasard nous réunissait cet automne-là et, après nous être évités sur le bateau, nous nous parlâmes dans le compartiment tendu d'un hideux velours rouge. Deux Anglais caricaturaux étaient montés avec nous, aimables d'abord, puis silencieux et l'air buté quand ils comprirent que nous étions Français. Saval me plut. Il ne l'affichait pas, mais on devinait vite en lui une franchise désabusée qui le faisait paraître plus mûr que son âge. A part une légère fente de l'arcade gauche — un trait blanc que recouvrait imparfaitement le sourcil noir et arqué —, la boxe ne l'avait pas marqué. Ce fut notre premier sujet de conversation. Il m'avoua tout de suite détester les coups. Il aimait la rigueur de l'entraînement, les esquives, les feintes, une certaine façon de jauger un adversaire et de le contrer. En fait, c'était un garçon dépourvu de toute

agressivité au physique comme au moral, calme, intelligent et, bien plus encore, humain, respectable et respectueux, un de ces êtres dont on se dit : « Où est le défaut ? Les apparences sont trop en sa faveur. Il y a quelque chose qui n'apparaîtra jamais s'il montre assez de volonté, mais quelque chose est là ! »

Nous parlâmes de sport pendant ce trajet gris, sujet qui n'engageait à rien et maintint une certaine réserve entre nous, prélude à l'amitié qui devait se développer lentement au cours des années à venir. Nous étions d'ailleurs distraits, le regard attiré par la campagne anglaise et les gares où notre omnibus s'arrêtait, crasseuses, tristes et vides. Bovril, une marque de bouillon, avait disposé, le long de la voie et dans les stations, une publicité qui tournait à l'obsession, avec des jeux de mots imbéciles dont *Watt's an ohm without Bovril* revenait comme un leitmotiv après des visages réjouis, des vaches, des bols fumants. Je dis un moment :

— On prend les Anglais pour des buveurs de thé, ce sont des buveurs de bouillon chaud. Tous les ans, ils se noient dans un océan de bouillon. Pas étonnant qu'on rencontre tant de regards bovins.

— Oui, les Anglais sont le peuple le plus mystérieux de la terre. Il est étonnant que les ethnologues se préoccupent si peu d'eux. On devrait envoyer des équipes de chercheurs pour prendre leurs mensurations et étudier leurs tabous. Mais les ethnologues sont des presbytes. Ils ne voient pas ce qui est devant leur nez. Pourtant les Anglais apprendraient bien plus à l'homme sur l'homme que les Indiens d'Amazonie. La recherche scientifique est très mal distribuée.

Nous nous aperçûmes alors que l'un des voyageurs parlait le français et n'osait plus le dire, partagé entre la fureur qu'excitaient en lui nos railleries et le désir d'en entendre davantage. D'un commun accord, nous décidâmes d'en ajouter et avec une joie féroce nous mîmes l'Angleterre en pièces. Quand le train s'arrêta en gare de Cambridge, l'homme se leva, nous toisa du regard et dit avec hauteur :

— Je me demande ce que vous venez faire dans cette

Angleterre que vous méprisez tant. Apprenez, messieurs, qu'elle vous méprise bien plus que vous ne saurez jamais la mépriser.

Malheureusement pour sa dignité, cet homme superbe, que son compagnon plus jeune contemplant avec admiration, manqua la descente et s'étala sur le ciment. Nous éclatâmes de rire tandis qu'il se relevait, couvert de poussière, aidé par l'autre qui répétait : « *Oh! sir... oh! sir.* »

— Il y a intérêt, me dit Georges, à ne pas être ridicule quand on entreprend de donner des leçons.

— Il nous reste aussi à souhaiter que cet homme ne soit pas notre recteur !

Il ne l'était pas. Il n'était qu'un quelconque professeur de langues romanes qui, ne nous revoyant jamais ensemble, ne sut pas nous reconnaître séparément. Nous eûmes, Georges et moi, deux directeurs d'études différents et, pendant cette année-là, nous nous rencontrâmes épisodiquement, le soir dans les pubs, le samedi après-midi aux matches de football ou aux parties de cricket, le dimanche à Granchester. Georges se lia à trois Anglais : Barry Roots, Cyril Courtney et Horace McKay, qui se réunissaient autour du même directeur d'études, l'homme le plus charmant de l'Université, le plus délicieusement fantaisiste, Dermot Dewagh.

Oui, parmi les trois se trouvait Horace McKay. Je sens combien il est difficile de parler de lui aujourd'hui, alors que le monde entier connaît son nom et son histoire. Mais, avant cette histoire, il y avait un McKay jeune, aux cheveux châtain qu'il s'efforçait toujours de décréper. Habillé avec un soin et une recherche évidents, il semblait ne pas s'appartenir, surgeon obstiné d'une branche ancienne, nourrie de glèbe humide, de ciels pâles, de gazons tondus, de Bible et de traditions, en apparence, indéracinables. Je dis « en apparence » puisque, comme on le sait, il y avait une faille et d'importance, que Georges suspecta, mais ne dévoila jamais pour les raisons que je dirai.

Le plus curieux est que McKay, Anglais caricatural à force d'être anglais, avait passé très peu de sa vie en Angleterre. Né en Chine (on l'appelait souvent Ho), il parlait le cantonais à la perfection. A la mort de son père — un fonctionnaire du Foreign Office —, il avait vécu avec sa mère et l'amant de celle-ci — un Russe blanc — dans les différentes villes d'eaux européennes où l'on joue. Le Russe mort — à cette époque-là, Horace savait aussi fort bien le russe —, Mrs McKay, pour sécher ses larmes, avait planté sa tente dans le désert d'Arabie, secrétaire d'une mission de pétroliers. Six mois après, elle abandonnait son abri provisoire pour un palais des Mille et Une Nuits, en épousant un émir de l'entourage d'Ibn Saoud. Son fils ne l'avait guère quittée, apprenant l'arabe après le chinois et le russe. Les amis d'Ho surnommèrent Mrs McKay Lady Dudley, en hommage à Balzac et peut-être parce qu'elle se prénommait Jane comme la Jane Digby qui inspira la fugitive silhouette de dévoreuse d'hommes dans *La Comédie humaine*. Jouissant d'une situation spéciale à l'intérieur du harem, elle revint quelques jours en Angleterre pour voir Horace à Cambridge, un samedi après-midi où il jouait au cricket. Son apparition ne fut jamais oubliée. Elle avait loué à Londres une Rolls-Royce 1920 que conduisait un de ses gardes du corps, noir Soudanais en uniforme vert à boutons d'or. La Rolls s'arrêta en lisière du champ de cricket où la partie était commencée depuis un moment. Mrs McKay ménagea ses effets et descendit après une attente des plus nobles. Le chauffeur plaça un escabeau sous ses pieds et elle apparut, mince silhouette mauve, les mains cachés dans un manchon de zibeline. Une voilette protégeait le haut de son visage, et on ne vit d'abord que son menton pointu et sa bouche trop fardée, une grande bouche sensuelle et gourmande. Le recteur et Dermot Dewagh se portèrent à sa rencontre et elle attendit qu'ils fussent près d'elle pour poser un pied sur l'escabeau. Elle accepta une chaise de jardin avec une condescendance impitoyable. Ceux qui passèrent à côté affirmèrent méchamment qu'elle répandait une odeur de musc. Dermot et le recteur essayèrent en vain de lui offrir un sujet de